

SERMO

SERMON Sur le COURONNEMENT De Sa Majesté, FREDERIC I. ROI de PRUSSE, &c. &c. Sur ces paroles de la 1. Ep. de S. Pierre, Ch. 2. v. 17. Craignez Dieu. Honnorez le Roi. — Les Droits de Dieu, & ceux des Souverains, ou Sermon sur le Couronnement de Sa Majesté, Frederic Roi de Prusse... Prononcé A Halberstadt, dans le Temple de la Cour, le jour même du Couronnement dix-huitième de Janvier 1701. Par Pierre Rossal, Pasteur de l'Eglise Française, Par Jean-David Bergmann, Imprimeur de Sa Majesté.

Pierre Rossal

Transcription électronique

[Page titre]

Les Droits de Dieu, & ceux
des Souverains,
ou

Sermon

sur le Couronnement

de Sa Majesté,

FREDERIC

ROI de PRUSSE,

Margrave de Brandebourg,

Electeur & Archi-Chambellan

du S. Empire &c. &c.

Prononcé A Halberstadt, dans le Temple de la Cour, le jour même du Couronnement dix- huitième de Janvier 1701.

Par PIERRE ROSSAL, Pasteur

de l'Eglise Françoisé

Par JEAN-DÁVID BERGMAN,

Imprimeur de Sa Majesté.

1. SERMON
Sur le
COURONNEMENT
De
Sa Majesté,
FREDERIC I.
ROI de PRUSSE,
&c. &c.
Sur ces paroles de la 1. Ep. de
S. Pierre, Ch. 2. v. 17.
‘Craignez Dieu. Honnorez le Roi’.

[Page 1]

ON à dit, que la vertu est *[Note: Virtus ordinis amor. August.]*

l'amour de l'ordre. Disons-

le de la Religion,

qui est la règle infaillible

de la solide vertu. Côme

il est nécessaire dans l'état présent

du genre-humain, que la condition

des hommes soit différente ; la Religion

prescrit à chacun, les devoirs qui

[Page 2]

qui le regardent en particulier. Et

tant plus un certain état interesse

la Société en general ; d'autant plus

précises & réitérées sont les leçons,

que la Religion donne aux hommes

sur ce sujet ; Il n'est point de

condition, dou depende plus le

bien general de la Société, que celle

des Souverains : & en est-il sur laquelle

les préceptes de la Religion

soient plus formels ? Quand on

n'est pas conduit par cet heureux

guide, on va ordinairement dans

l'une ou dans l'autre de ces extrémités :

on donne trop, ou on doñe

trop peu, a ces Têtes Augustes,

qui sont sur la terre, les Images les

plus vives & les plus sensibles du

Dieu-vivant. Les Peuples ont

quelque-fois porté leur aveuglement

si loin, qu'ebloüis de l'éclat &

de la gloire de leurs Souverains, ils

n'ont point reconnu de puissance

au dessus de la leur, & les ont mis

en la place de Dieu-même. Conduite duite

[Page 3]

impie & sacrilège ! Mais, autre

extremité, qui pour être moins

criminelle par raport à Dieu, n'est

pas moins dangereuse par rapport
à la Société. Il se trouve des gens,
qui par un principe de Religion
mal-entendu, voudroient introduire
parmi les hommes une certaine
égalité, qui ne seroit pas
moins funeste à la Société, qu'opposée
à cette Religion divine, sous
le voile de laquelle ils prétendent
couvrir de si pernicieux sentimens.
Mais veut-on en cela, comme en
toute autre chose importante, ne
jamais craindre de se tromper ?
Que l'on consulte les Oracles divins.
On y apprendra également,
& ce que l'on doit aux Césars, &
ce que l'on doit à Dieu. Que l'on
écoute sur tout l'Apotre S. Pierre, [*Note: Matth.*
22, 21.]
dans les paroles de notre Texte.
'Craignez Dieu. Honorez le Roi'.

Voilà MES FRERES, deux grands
préceptes, sur l'examen desquels
doivent rouler les deux parties de ce Dis-
[Page 4]

ce Discours. Le premier est si universel,
qu'il a toujours été nécessaire
à tous les hommes. Il n'y a
jamais eu personne, qui n'eut au
dessus de soi, un Etre Suprême
qu'il devoit craindre. Mais pour
le second de ces préceptes, pris à la
lettre, & dans la rigueur des termes ;
c'est aujourd'hui, qu'il commence
à devenir nécessaire dans cet
Etat. Aujourd'hui que le Ciel, toujours
juste, toujours prêt à couronner
la vertu, couronne tant de Vertus
Royales, qui ont brillé depuis
tant de siècles, dans l'Auguste Maison
de Brandebourg ; & qui toutes
semblent être heureusement
réunies, dans Notre Grand Souverain.
Personne n'ignore ces vertus.
Tout le monde leur rend justice.
On les jugeoit par-tout, dignes
d'une Couronne. Et par un
événement, qui fait la joie de tant
de Peuples, Dieu fait voir, que les
hommes ne formèrent jamais de juge-

[Page 5]
jugement plus conforme à ses adorables
Decrets.

Peuples heureux, qui avez eu
jusques-à-present, l'avantage de
vivre sous un Grand Prince ; Vous
aurez desormais, celui de vivre sous
un Grand Roi. Grand, à tous
égards ; mais sur-tout Grand en
vertu ; car c'est là proprement ce
qui fait la véritable Grandeur :
comme l'avoit fort-bien compris
ce Roi de la Grece ; qui, quelque
petit que fut son Etat, ne pouvoit

souffrir., qu'on appellat en sa presence
le Roi de Perse, le Grand-
Roi. Pourquoi, disoit-il, seroit-
il plus grand que moi, s'il n'a pas
plus de vertu ?

Tout sembloit nous promettre
ce nouveau degré de gloire, dans
nôtre Auguste Souverain. La Noblesse
de son Sang ; la vaste étendue
de ses Etats ; le rang qu'il tenoit
dêja, parmi les plus Grands Princes.
Cette puissance, qui depuis si long-

[Page 6]

si long-temps, à si fort intéressé
presque toutes les Puissances de
l'Europe ; qui s'est faite si redouter
des uns, pendant qu'elle étoit
l'appui, & la ressource des autres :
cette puissance, à la faveur de laquelle,
tant de Peuples vivent heureux ;
& qui, contrainte quelquefois
de repousser de Redoutables
Ennemis, à conquis des Provinces,
dans presque aussi-peu de tems,
qu'il en faudroit pour le raconter ;
tant de gloire égaloit dêja Nôtre
Souverain aux Premiers Monarques
de la Terre ; demandoit une
Couronne.

Mais, disons pourtant quelque
chose de plus glorieux encore.
C'est sur-tout sa piété, que Dieu
couronne aujourd'hui. Le Sceptre,
qu'acquiert la seule puissance
des Princes, est souvent un fruit
de la Tyrannie & de l'injustice { . }
Mais celui, que la Providence met
aujourd'hui dans la main de Nôtre Auguste

[Page 7]

Auguste Prince, est un fruit de sa
piété, un Sceptre de Justice, formé
dans le Ciel, des propres mains du
Tout-puissant. Dieu à sans-doute
destiné depuis tous les Siecles, une
Couronne Imortelle, à de si grandes,
de si solides vertus { . } Mais
comme si sa Misericorde ineffable
s'impatientoit en-quelque-sortie,
& n'en pouvoit differer la recompense,
jusques apres cette vie ; elle
orne aujourd'hui, de toute la gloire
dont on peut briller sur la terre,
cette Tête, qui doit porter dans le
Ciel, la Couronne de l'Immortalité.

Dans un si grand [événement], auquel
toute [l'Europe] est attentive, &
qui met des HOSANNA, des acclamations
de Joie, dans la bouche
de tant de Peuples, qu'il est doux.[?]
d'obeir à des ordres, qui nous autorisent
à vous exprimer maintenant
les sentimens de notre cœur !

Pendant que le Ciel nous instruit, par
[Page 8]

par la gloire du Souverain, de la faveur
 dont il honnore les Peuples,
 nous alons tacher de vous instruire
 de l'usage, que les Peuples doivent
 faire des bien-faits du Ciel.
 Nous vous exhorterons, avec l'Apotre
 S. Pierre, à Honorer le Roi,
 que Dieu nous donne en sa grace.
 Et de-peur que l'excellence du
 Bien-fait ne vous frape si-fort,
 que vous y faciez plus d'attention
 qu'a la bonté du bien-facteur ;
 nous ferons nos efforts, pour vous
 empêcher de separer jamais deux
 [préceptes] si liez, si indissolubles ;
 'Craignez Dieu. Honorez le Roi'.

La crainte de Dieu, que S. Pierre
 recommande dans ce Texte, n'est
 point proprement cette fraieur
 servile, qu'inspire la pensée de la
 justice de Dieu, & de la [severité] de
 ses jugemens. Une crainte qui ne
 part que de ce principe, est le caractère
 des Dèmons & des ames criminelles.
 C'est ordinairement dans

[Page 9]

dans les méchans, le premier [degré]
 de leur suplice- C'est elle qui
 produit ces alarmes, ces remords,
 ces desespoirs qui sont les suites
 du crime. C'est elle qui faisoit voir
 par-tout à Cain rebelle, la main du
 Tout-puissant armée pour le punir :
 & c'est elle qui porta le perfide
 Judas à se precipiter, dans les transports
 de son desespoir. Mile exemples
 nous font voir, combien une
 telle crainte a été funeste aux
 hommes : & pour peu qu'on y face
 attention, on comprend bien-tot
 combien elle est injurieuse à Dieu,
 qu'elle regarde comme un Maître
 severe, toujours irrité, toujours
 implacable ; Dans qui elle ne decouvre
 que cette main terrible, qui
 lance la foudre sur les têtes criminelles,
 & qui ne laisse jamais voir
 aux hommes, cette main aimable
 du Dieu de misericorde, qui toujours
 prêt à favoriser le pêcheur
 repentant, répand sans-cesse sur lui les

[Page 10]

les plus précieux tresors de sa
 grace. Il n'y a que des Tyrans
 qui puissent trouver de la gloire
 dans une Pareille crainte, & qui soyent
 [Note: *Oderint si timeant* :] capables de dire ; Qu'ils me [haissent],
 pourvû qu'ils me craignent : &
 si la veritable crainte de Dieu pouvoit
 être separée de son amour,
 Dieu diroit sans-doute plutôt ;
 Qu'ils ne me craignent point, pourvû qu'ils [m'aiment].

En effect, MES FRERES, cette
 crainte douce, tendre, paisible,

qu'inspirent la beauté de Dieu, sa bonté, sa miséricorde ; ce respect, que l'on a pour un Etre si parfait ; cette circonspection où est toujours une ame fidelle, pour ne rien faire qui puisse déplaire à un Dieu si aimable & si bon : c'est sans-doute une crainte bien plus digne de l'homme, bien plus glorieuse à Dieu, que cette crainte d'esclave dont nous venons de parler.

Ce n'est pas, que la fraieur [qu'in-]
[Page 11]

qu'inspire la pensée de la Puissance, & de la Severité de Dieu, ne soit quelque fois utile. l'Ecriture Sainte [Note: Jer. 5, 22.]
la recommande souvent.

Ne me craindriés-vous point, dit l'Eternel,
& ne seriés-vous point épouvantés devant ma face. Moi qui ai donné pour bornes à la Mer, le sable, qu'elle ne passera point

? Cette fraieur est souvent une disposition à la penitence : peut-être en est elle quelque fois le premier degré. Mais tousjours est-il certain, qu'elle ne formera jamais, elle seule, une veritable [piété].

Disons donc, MES FRERES, que la vraie crainte de Dieu n'a pas moins pour objet sa Bonté, sa Liberalité, sa Misericorde ; que sa Puissance, sa Severité, sa Justice : ou plutôt que c'est un assemblage de tous les sentimens, que forment dans une ame toutes les perfections de Dieu ; l'impression qu'y font en general toutes ses vertus. En un mot

[Page 12]

un mot, la crainte de Dieu n'est point differente de ce qu'on appelle en general, la pieté : l'un & l'autre de ces deux termes comprend generalement tous les devoirs & toutes les vertus de l'ame fidelle.

Maintenant
[Note: Deut.

10, 12.] o Israël, disoit Moïse, que demande de toi l'Eternel ton Dieu, sinon que tu le craignes

?

C'est à former cette crainte dans le cœur des hommes, que tendent toutes les démarches de Dieu ; c'est le grand but de toutes les Alliances qu'il a traitées avec eux, de tous les [Préceptes] qu'il leur donne dans sa Parole : c'est à cela que se raportent sur-tout tant de belles maximes, que nous donne le Sage, dans le Livre de l'Ecclesiaste.

Le but de

[Note: Eccles.

12, 15.] tout ce Discours, dit-il à la fin de son

Livre, c'est ceci ; crain Dieu, & garde ses Commandemens ; car c'est là le tout de l'homme

Cette crainte est en effet le Tout de l'homme, à tous égards. Elle fait

[Page 13]

fait toute sa gloire & sa perfection ; puis qu'à parler proprement, l'homme n'est véritablement hôte, je veux dire raisonnable, qu'autant qu'il craint Dieu. Mais cette crainte est encore le Tout de l'homme à un autre égard. C'est sur elle que roulent ses plus grands intérêts. D'elle que dépend tout son-heur. 'O que bien heureux est quiconque craint l'Eternel' ! [Note: Ps. 128, 1.]

Disoit dans cette vuë le Profete Roial, au Pseaume 128.

Puis donc, que cette crainte interesse si fort le bon-heur de l'homme, & qu'il est par conséquent si dangereux, de se faire illusion là dessus ; il semble que nous devrions entrer dans un plus grand détail, & vous en marquer des caractères plus précis : Mais la solennité de ce jour demandant de nous des réflexions particulieres, sur cette grande circonstance. Je me contenterai de vous dire, qu'un homme qui craint Dieu, respecte par-

[Page 14]

par-tout son image, & particulièrement dans la Majestè des Souverains. 'Craignez Dieu. Honnorez le Roi'.

Quoi qu'on puisse dire que S. Pierre a voulu désigner par le titre de Roi, generalement tous les Souverains, il-y-a pourtant de l'aparence qu'il avoit principalement en vüe l'Empereur Romain, sous la Domination duquel étoient les Provinces, qu'habitoient les Fidèles dispersés, ausquels il adresse son Epistre. J'avouë que les Romains ne donnoient pas alors le titre de Roi à leurs Souverains. Ce nom leur étoit trop odieux, depuis la tyrannie de leurs premiers Rois ; & sur-tout depuis le dernier qui les

[*564.
ans. depuis Tarquin le Superbe jusques à Neron.] avoit gouvernés. Ils se souvenoient encore, combien ce nom leur avoit été funeste. L'espace de prés de six Siecles n'en avoit peu éfacer le souvenir ; & ils ne pouvoient encore entendre sans horreur prononcer non-

[Page 15]

le nom de Roi. Les Empereurs n'étoient pourtant pas moins absolus, que l'avoient été les Rois. Souvent leur domination n'étoit pas moins cruelle & moins tyrannique. Mais les Peuples, en cela moins sensibles à leur état present qu'a leur état passé, trouvoient

une espèce de consolation dans leurs maux, à ne pas donner le titre de Roi à ceux qui les leur faisoient Souffrir. Mais ce titre, qui n'étoit point receu parmi les Romains, étoit le plus receu parmi les Juifs ; du nombre desquels étoient, & les Fidèles ausquels S. Pierre écrivoit, & S. Pierre lui-même ; & c'est peut-être la raison pourquoi l'Apostre s'en sert plutôt que de celui d'Empereur.

Ajoutons une autre raison, qui ne me paroît pas moins solide, que celle-là. Le nom de Roi étoit odieux. Celui à qui S. Pierre le donne, étoit l'Empereur Néron, qui regnoit gnoit

[Page 16]

dans ce temps-là ; C'est-à-dire, le Tyran le plus cruel qui fut jamais ; un Monstre ; l'Horreur de tout le Genre-Humain. Cependant, dit l'Apostre, c'est ce Roi même, dont le regne est si cruel, la personne si odieuse, que vous devés honorer. Pour apprendre aux Peuples, qu'aucune raison ne les dispense jamais, d'honorer leurs Souverains : parce-que, quoi que Dieu les leur donne quelque-fois en sa colére, c'est pourtant toujours sa main qui les leur donne. Ces remarques suffisent, & pour la personne, que, selon les aparences, S. Pierre avoit principalement en vüe ; & pour le titre qu'il lui donne. Mais, comme nous l'avons déjà insinué, c'est pourtant ici, dans le fonds, un précepte general, qui comprend les devoirs de tous les Peuples envers leurs Souverains.

Le premier de ces devoirs, c'est le Respect. Il n'est rien de plus respectable spectable

[Page 17]

sur la Terre, que ces Personnes Augustes, que la Providence appelle au gouvernement des Peuples, & qui, par leur élévation, sont des Images si expressives de la Majesté du Dieu-vivant[.] Ils sont sur la Terre les Lieutenans du Roi du Ciel ; les dépositaires de sa Puissance, & de son Autorité. C'est sa main divine, qui les a élevés au dessus des autres hommes, & qui les a placés sur le trone.

C'est [Note: Prov. 8, 15.]

par moi que les Rois regnent, & que les Princes administrent la Justice

Mais disons encore, que cette même main, qui a mis le Diadème sur le front des Rois, a gravé en même tems des caracteres de Majesté, qui impriment le respect dans

les ames les plus farouches. N'est-ce-pas cette Majestè, qui a quelquefois déconcertè les sélerats, les plus dêterminés ; & qui a fait tomber de leurs mains parricides, le fer qui menaceoit la tête des Souverains ? De-

[Page 18]

De-sorte que l'on a peu dire de ces Personnes Augustes, ce que l'Ecriture dit de Dieu ; qu'un seul de leurs regards a confondu leurs ennemis.

Les Peuples n'ont peu s'empêcher de reconnoître, dans cette Majestè des Princes, quelque chose de divin : & Dieu lui-même, d'ailleurs si jaloux de sa gloire, qu'il a juré de ne la pas doñer a un autre, leur en a pourtant communiqué une portion si considerable ; qu'il les honnore d'un nom, qui semble

[Note: Ps. 82,

6.] les élever au dessus de là condition humaine. 'J'ai dit, vous êtes Dieux'. Quand on considère en effet, tant de Peuples soûmis quelque-fois à un seul septre ; tant de milliers d'hommes, c'est-à-dire, de creatures qui aiment naturellement l'[independance] & la [liberté], subir pourtant volontairement la domination d'un seul homme, d'un homme mortel comme eux ; ne diroit

[Page 19]

diroit-on pas, qu'il y a là dedans quelque chose de plus qu'humain ? Mais quand on voit ce même hõme, sans sortir de son cabinet, faire agir à sa volonté un nombre infini d'autres hommes, gouverner de vastes États, animer de nombreuses armées ; il semble, en quelque sorte, que l'on voit cet Etre Suprême, qui meut tout sans se mouvoir. Est-il rien de si capable de nous inspirer du respect, & de la veneration ?

Mais, comme nous avons dit de la crainte de Dieu, qu'elle doit être inseparable de l'amour ; il le faut dire encore du respect, que l'on doit aux Souverains. Un respect, sans amour, est un caractere d'esclave, qui ne marquant que la servitude dans les Sujets, ne fait jamais beaucoup d'honneur aux Maitres. J'avouë qu'il y-a quelque-fois des Princes, que leur conduite ne rend guere aimables. Il semble même, que les pre-

[Page 20]

préceptes soient assés inutiles sur ce sujet. Il ne dépend pas toujours de nous, d'aimer, ou de n'aimer pas. Il faut, pour être aimé, qu'un objet nous plaise ; & qu'il s'[insinue], presque

de lui-même, dans les cœurs.
 Cela étant, il semble que les maximes,
 qui regardent l'amour que
 l'on doit aux Souverains, devraient
 être adressées aux Souverains eux-
 mêmes, qui pour être aimés, doivent
 se rendre aimables. Ce seroit
 inutilement qu'on exhorteroit des
 Sujets, à aimer un bon Prince : leur
 cœur, pour le chérir, n'attend pas les
 préceptes ; & les conseils. Et d'ailleurs,
 je ne sçai s'il ne seroit pas également
 inutile, d'exhorter les
 Peuples, à aimer des Tyrans, qui
 semblent quelque fois n'avoir été
 mis à leur tête, que pour les desoler
 & les détruire. Cependant, puis que
 Dieu nous exhorte si souvent à l'amour
 du Prochain ; il faut bien, que
 ce mouvement ne soit pas entierement ment

[Page 21]

involontaire, & qu'il dépende
 en même tems, & des qualités de
 l'objet [aimé], & des dispositions de
 celui qui aime. Et d'ailleurs, s'il y-a
 toujours, dans quelqu'homme que
 ce soit, quelque chose que nous devons
 aimer ; même dans les [méchants]
 & les persecuteurs, pour qui
 l'Ecriture nous demande de l'amour :
 on trouvera toujours, à plus-
 forte raison, quelque chose d'aimable,
 dans les Princes qui le paroissent
 d'abord le moins ; ne fut-ce
 que l'image de Dieu, qu'ils portent
 d'une façon particuliere, la Gloire &
 la Majesté, dont Dieu les a revêtus.

Mais si l'on doit aimer tous les
 Souverains, quelle que soit leur domination ;
 quel amour ne doit-on
 pas à ces bons Princes, dont la domination
 est douce, qui n'emploient
 toute leur Grandeur & leur
 Puissance qu'a rendre leurs Sujets
 heureux ; ces veritables Abimélecs,
 qui trouvent plus de gloire à être les

[Page 22]

les Peres des Peuples, qu'à être
 leurs Souverains ? Quel amour ne
 doit-on pas à ces Princes, qui toujours
 occupés du soin de leurs Etats,
 moins tranquiles en cela,
 moins heureux, si je l'[ose] dire, que
 les moindres de leurs Sujets, donnent
 leurs soins les plus assidus,
 leurs plus precieux momens, à la
 félicité des Peuples ; & semblables,
 en quelque sorte, à cette Intelligence
 Infinie, qui gouverne l'Univers,
 veillent sur nous, tandis
 qu'à la faveur de leurs Soins, nous
 pouvons mener une vie douce &
 tranquile ?

C'est cet amour reciproque des

Princes pour leurs Sujets, des Sujets
pour leurs Princes, qui fait leur
commun bonheur. Il n'est rien, que
des Sujets ne puissent esperer, d'un
Prince qui les aime ; rien qu'un
Prince ne puisse attendre des Sujets
dont il est chéri.

La Fidelité & l'obeïssance suivent neces-
[Page 23]

necessairement le Respect & l'Amour.
Les Sujets ne doivent jamais
manquer à l'un ni à l'autre de ces
devoirs[.] L'Infidélité & la perfidie
sont des crimes qui font horreur,
& dont il semble qu'on ne devroit
jamais trouver d'exemple parmi
les hōmes : mais quels crimes sont-
ce, lors qu'ils se commettent contre
des Souverains, dont la condition
& le bonheur, interessent ordinairement
le bonheur, & la condition
de tant de milliers de Personnes ? De
tels crimes sont si horribles, & devant
les hōmes, & devant Dieu, que
la justice divine n'attend presque jamais
à les punir, jusques après cette
vie ; & que, parmi ceux qui s'en sont
rendus coupables, on en a vû peu,
qui n'aient fait une fin tragique, &
qui, en laissant une memoire odieuse
à tous les hommes, n'aient laissé
sur leur Posterité une malediction
particuliere. Cela, joint à ce que
l'on doit craindre encore de cette Justice

[Page 24]

[Justice] exacte, qui rendant un jour
à chacun selon ses oeuvres, punira
les crimes à proportion de leur
grandeur, doit être profondement
gravé dans le cœur de tous les Sujets
en general ; mais, surtout, dans
le cœur des Ministres, à qui le Prince
est obligé de confier une partie
des soins de son Etat, & dont par
[conséquent], la fidelité est d'une si
grande importance.

Enfin, tous ces sentimens, de Respect,
d'Amour, de Fidelité, pour
nos Souverains, doivent paroître
dans une obeïssance exacte, respectueuse,
agréable, aux ordres qu'ils
nous donnent : soit que ces ordres
regardent les Loix Generalles
de l'Etat : soit qu'ils nous regardent
en particulier ; soit, sur-tout,
dans ces grandes conjonctures, ou
le Souverain est obligé de deffendre
ses Peuples, contre des Puissances
Etrangeres. Comme il s'agit
également alors, & de la gloire du Prince

[Page 25]

Prince, & du bien de l'Etat ; les Sujets
ne doivent pas épargner leur
sang, & beaucoup moins encore

leurs biens. C'est alors qu'il faut
que les Souverains puissent dire, ce [**Elizabeth Reine d'Angl. Cambdenus Lib. Hist.*]
que disoit une grande *Reine : Mes
tresors sont entre les mains de mes
sujets ; & c'est là que je ne manque
jamais de les trouver dans le besoin.

De cette Obeïssance & cette Soumission
aux ordres du Souverain
dépend le principal bonheur des
Peuples, la plus grande Seureté des
Etats : cõme l'avoit tres-bien compris
un Roi de Sparte, à qui quelqu'un
ayant dit ; que son Etat étoit
si florissant, parce que le Roi y sçavoit
bien commander ; dites plutot,
respondit-il, que c'est parce que
les Sujets sçavent bien obeïr.

Mais, cette obeïssance n'est pas
moins conforme aux Loix de la Religion,
que necessaire au bien de la
Société.

Rendez vous sujets à tout ordre

[Page 26]

ordre humain, pour l'amour de Dieu : Soit au Roi, comme à celui qui est par dessus les autres ; soit aux Gouverneurs,
comme à ceux qui sont envoïés par lui, pour exercer vengeance sur les malfaiteurs, & à la louange de ceux qui font
bien

. Ce sont les paroles de l'Apotre
S. Pierre, deux ou trois versets
avant nôtre Texte. De cet ordre
general, le Saint Esprit descend
quelque fois jusques aux devoirs
particuliers, & jusques aux subsides
mêmes, que les Peuples doivent

[*Note: Rom. 13,*

7.] fournir. 'Rendez, dit S. Paul, à qui le tribut, le tribut ; à qui le péage, le péage ; à qui la crainte, la crainte ; à
qui l'honneur, l'honneur'. Le Fils
de Dieu, pendant les jours de sa
chair, a voulu se conformer lui-
même à un ordre si necessaire au
bien public : & si quelque fois, sa
pauvreté le mettoit hors d'état d'y

[*Note: Matth.*

17, 27.] satisfaire ; plutôt que d'y manquer,
il faisoit des miracles, en obligeant
des poissons à lui en fournir les moiens.

[Page 27]

moiens. De sorte que l'on voioit
alors, celui à qui la nature faisoit
hommage, & paioit le tribut ; faire
hommage lui-même, & paier le
tribut aux Puissances de la Terre.
Mais, avant que de finir, il est necessaire
que nous facions attention,
& à la liaison de ces deux Preceptes ;
'Craignez Dieu. Honorez le Roi' ; & à
l'ordre dans lequel S. Pierre les a
placés, & que nous devons leur
donner nous-mêmes, dans les devoirs
qu'ils nous prescrivent.

Je dis, MES FRERES, qui la liaison
de [ces] deux Preceptes est digne
de nôtre attention. Ils dépendent
tellement l'un de l'autre, qu'ils ne
peuvent être séparés. Il n'y a

point de véritable Crainte de Dieu,
 où les Souverains ne sont point
 Honorés ; & les Souverains ne
 sçauoient être véritablement
 Honorés, où il n'y a point point de
 Crainte de Dieu. C'est cette
 Crainte, qui fait également, & le bon-
 [Page 28]

bonheur des Rois, & la felicité
 des Peuples ; parce qu'elle leur inspire
 également leurs devoirs. Que
 n'auroient pas à craindre les Peuples,
 du pouvoir qui rend les Rois
 les Arbitres de leur sort & de leur
 vie, si ce pouvoir n'étoit réglé par
 la Crainte de Dieu ? Que n'auroient
 pas à craindre les Rois, de l'inquietude
 & de la legereté des
 Peuples, si la Crainte de Dieu ne
 les retenoit dans leur devoir. Il
 n'est rien de plus terrible, que les
 maux qui ont desolé le Genre-Humain,
 lors que Dieu, dans sa colére,
 a ôté cette digue du cœur
 des uns ou des autres : mais lors
 que les uns & les autres en ont [été]
 animés, rien n'a été capable de
 troubler leur commune felicité.

J'ai dit encore, que l'ordre que
 S. Pierre à observé, en nous donnant
 ces deux Preceptes, est digne
 de Remarque. La Crainte de Dieu
 y precede l'Honneur que lon d-oit aux
 [Page 29]

aux Rois ; non seulement, parce
 que, comme nous l'avons déjà insinué,
 la Crainte de Dieu est le vrai
 Principe de cet Honneur : mais surtout,
 parce que, ce que l'on doit
 aux Souverains doit toujourns ceder
 à ce que l'on doit à Dieu, qui est
 également le Roi, & des Peuples.
 & des Rois de la Terre.

Je n'insiste pas d'avantage, Chrétiens,
 sur ce que les Sujets doivent
 à leur Souverain. Vous le sentés
 vous-mêmes, vous le pratiquéés
 si exactement, que bien loin
 [qu'il] soit necessaire de vous adresser
 des exhortations là-dessus,
 votre exemple peut servir d'instruction
 à tous les autres Peuples.
 Je suis même persuadé, que ce que
 nous venons de vous dire ne repond
 pas assés a vos sentimens ; &
 que trouvant en vous bien des
 mouvemens, pratiquant tous les
 jours envers votre Souverain bien
 des devoirs, dans le détail desquels quels
 [Page 30]

nous n'avons peu nous engager ;
 vous avés trouvé en cela
 notre Predication deffectueuse.
 Nous n'avons donc qu'à vous exhorter,

à [suivre] les mouvemens
de votre cœur, à pratiquer ce que
vous sentés. Si jamais sentimens
ne furent plus beaux ; si jamais devoirs
ne furent mieux pratiqués ;
il n'en fut jamais de plus justes. Si
jamais il n'y eut Souverain plus respecté,
plus chéri, mieux servi de
ses Peuples ; il n'en fut jamais, dont
la Domination fut plus douce,
dont les Peuples aient été plus heureux.

Peuples, qui avés eu le bonheur
de naître sous cette Domination ;
qui, accoutumés à être toujours
heureux, n'avés jamais éprouvé
le sort des autres Peuples ; comparez
quelque fois votre condition
à la leur ; & vous trouverés, que
quand votre respect pour votre
Souverain, votre amour, votre sou-

[Page 31]

soumission, votre fidélité, surpasseroient
le respect, l'amour, la fidélité
de tous les Peuples de la Terre ;
vous ne feriés, que ce qu'on ne
sçauroit refuser, au meilleur Prince
qui fut jamais.

Et vous, MES FRERES, qui êtes
nés sous une autre Domination ;
comparez votre condition presente
à votre condition premiere ;
& jugez, si vous auriés jamais crû,
que l'on peût être sujet, & être en
même tems aussi heureux que
vous l'êtes. Pour vous faire comprendre
toute l'étenduë de votre
bonheur, je ne vous dirai pas ; que
le Ciel, après vous avoir fait sortir
de la Domination d'un Roi, vous
donne encore un Roi aujourd'hui.
Ce seroit, peutêtre, plutot capable
de vous alarmer ; que de vous consoler.
Mais nous vous dirons, que
ce Nom de Roi, qui étoit autrefois
un Nom si terrible pour vous ; qui
vous anonçoit, presque toujours, quel-

[Page 32]

quelque chose de funeste ; ce Nom,
dont vos Persecuteurs autorisoient
toujours les maux qu'ils vous faisoient
souffrir ; ce Nom, que l'on
voioit toujours à la tête de ces Arrêts
que l'on prononçoit contre
votre Liberté, votre Conscience,
votre Vie ; ce Nom, en un mot, qui
peutêtre faisoit sur vous l'impression,
que nous vous avons dit qu'il
faisoit sur les Anciens Romains ; ce
Nom sera désormais pour vous un
Nom de consolation ; il ne vous inspirera
que de la joie, parce qu'il
vous annoncera toujours quelque
bonheur.

Quel Respect, quel Amour,

quelle Soumission, quelle Fidelité
n'a-ton pas lieu d'attendre de vous ?
Ces devoirs, auxquels rien n'a jamais
été capable de vous faire manquer ;
ni la Severité du Gouvernement,
ni tout ce que vous avés souffert,
soit à [l'égard] de vos Biens, soit dans
votre Liberté, soit par raport à votre

[Page 33]

vôtre Conscience ; & tout cela,
contre les Loix les plus inviolables,
& les Sermens les plus solennels ;
cette Fidelité, que rien n'a jamais
[été] capable d'ébranler, & à laquelle
vos Ennemis mêmes ont été forcés
de rendre justice, sera surtout desormais
en exemple à [tous] les autres Peuples.

Enfin, MES FRÈRES, ayant à cœur,
comme nous le devons, la gloire &
la Grandeur de notre Monarque ;
souvenons nous que, quelque-petits
que nous soions, nous pouvons
y contribuer en quelque maniere.
La Benediction, que Dieu rêpan sur
les Princes & sur les Etats, dépend
fort de la maniere dont vivent les
Peuples. Tachons donc, par une
vie sainte, une conduite Chretieñe,
une pieté semblable à celle de nôtre
Auguste Souverain, d'attirer sur sa
Personne Sacrée, & sur toute la
Maison Roiale, la Benediction Divine ;
Faisons sans-cesse, pour cela, des

[Page 34]

des prieres, & des voeux ardens !
'J'exhorte, avant toutes choses, dit Saint

[Note: 2. Tim.

2, 1. 2.] Paul à Timothée, que l'on face des prieres, des supplications, & des actions-de-graces, pour les Rois, &
pour tous ceux qui sont constitués en dignité⁷. Faisons-
en, MES FRÈRES, pour notre Auguste
Monarque. Prions le Seigneur,
qu'il continuë a repandre sur sa Personne
les Biens les plus précieux de
la Terre, & du Ciel ! Qu'il affermisse
son Trone sur la Justice ! [Qu'il] en
soit, en quelque maniere, de son
Septre, comme de celui de Juda,
qui devoit subsister jusques à la venüe
du Redempteur ! Que celui de
Sa Majesté subsiste jusques à cette
Grande Venuë du Seigneur, qui
doit terminer les Siecles, & être [également],
pour les Souverains, &
pour les Sujets, qui auront bien
rempli leurs devoirs pendant cette
vie, le cômencement d'un Regne
Eternel, & d'une [Felicité]
parfaite ! Amen.
Fin.